

Marcher au pas de l'autre



© CORINNE MERCIER/CIBC

Marcher au pas de l'autre, c'est le thème du dossier de ce numéro, cela aurait pu être le titre du livre réalisé après la marche que j'ai entreprise début juin sur le chemin de Compostelle avec trois personnes détenues à la maison d'arrêt de Lyon-Corbas. Une expérience où l'ajustement au rythme du plus souffrant fut une épreuve pour le plus fringant, mais l'apprentissage salutaire d'une fraternité exigeante. Un cheminement qui a donné le goût à un prêtre auxiliaire dans l'équipe, qui nous a accompagnés, d'aller plus avant dans la mission en expérimentant cette marche au pas de l'autre dans les visites en cellule. « *On se reçoit les uns des autres et Dieu est présent là au milieu* », écrivait-il à l'arrivée. Marcher au pas de l'autre, c'est un peu l'ADN de l'Aumônerie catholique, peut-être de toute aumônerie chrétienne fondamentalement, ainsi que nous le chantons en avant :

« *Nous avons vu les pas de notre Dieu croiser les pas des hommes...* »

Ainsi est-ce faisant l'apprentissage de marcher au pas de l'autre dans l'ordinaire des jours en détention que nous expérimentons que nous sommes rejoints par un Autre qui fait route avec nous... Les pages de ce dossier en témoignent.

Bruno Lachnitt

Marcher ensemble en prison

Gilles Fund, aumônier-prêtre, termine tout juste son mandat au centre pénitentiaire de Metz-Queuleu (57).

Il nous partage sa relecture de ses années comme aumônier.

Au moment de relire et de conclure mes vingt-et-une années de présence – je sais, c'est trop! – comme aumônier-prêtre au centre pénitentiaire de Metz-Queuleu, je me dis que j'ai beaucoup marché dans ce lieu avec ma tête, avec mon cœur et avec mes pieds. Et, quand le Saint-Père a invité l'Église de Jésus, partout où elle était présente, à une démarche synodale, je me suis dit que, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, les équipes d'aumônerie de prison faisaient, le plus souvent, de la marche « ensemble », bref du « synode », sans toujours le savoir. Je n'ai donc pas été étonné, quand, avec

une petite équipe d'aumôniers et de personnes détenues, nous avons travaillé le questionnaire diocésain prévu pour cet exercice, de nous trouver d'emblée en terrain connu. Tant de pas, tant d'échanges, tant d'idées, tant d'émotions, tant de prières, tant de révoltes, etc. « marches ensemble » dans les cellules, les couloirs, les différents quartiers, la chapelle, les salles de réunion, les services de soin. Oui, tant de pas des uns, des unes et des autres qui se sont croisés puis alignés pour un petit bout de chemin partagé, à la recherche de l'espérance, de la confiance, de l'amitié, de la joie quand, tout d'un coup, surgissait l'impasse de la vie coupée et obstruée par le malheur, la solitude, l'échec, la tristesse, la culpabilité et les lourds regrets exprimés pour les victimes.

Joies et peines

L'idée de « marcher » dans une prison est commune parce que les couloirs, les bâtiments (cinq étages à Metz), les différents quartiers sont dispersés sur de grands espaces.

Et, ce qui est de l'ordre de la découverte quand on arrive, au point même de ne pas trop savoir par où sortir quand on n'a pas le sens de l'orientation, devient une marche forcée quand on avance en âge. Mais tant de rencontres improvisées sur ces sentiers de randonnée particuliers où se racontent les vies avec leurs lourdeurs, leurs angoisses, mais où se partagent aussi les joies quand, au retour d'un parloir, on croise un jeune papa tout heureux d'avoir reçu les photos du dernier-né qu'il n'a pas encore vu. Ah, ces longs couloirs tant de fois arpentés, notamment en période de Covid où l'on n'avait guère le choix d'un autre lieu pour des rencontres et des échanges furtifs mais si riches de partages et d'émotions ! Quels beaux moments où, sortant de nos mallettes ou de nos sacs en plastique quelques objets permis ou tolérés, nous distribuons chapelets, timbres, image pieuse, invitation à une réunion ou à l'Eucharistie dominicale pour le plus grand bonheur, pourtant si dérisoire, d'un ami détenu croisé sur notre route. Tout cela, ce sont nos pas réels à force musculaire, qui nous conduisent aux quartiers de détention (hommes, femmes, mineurs), aux services de soins (UCSA et SMPR), dans les bureaux de l'administration et aussi dans ces lieux plus réservés, voire secrets que sont les quartiers disciplinaires ou d'isolement. Et, là, des regards chargés de médicaments contre les addictions tenaces, des regards éteints ou reflétant la révolte témoignant de moments où la vie est encore plus rude que d'habitude.

Allez à la rencontre

Les autres pas « marchés » ensemble, ce sont ceux qu'on fait avec sa tête, son cœur, sa bouche et ses paroles, sa compassion, sa prière, tous ces pas qu'on ne peut pas faire sans les autres car il convient de rencontrer et, pour cela, il faut marcher... ensemble.

Et le clou, si j'ose dire : quelque chose comme 1800 Eucharisties, pendant ces vingt-et-une années, célébrées régulièrement (à part le temps des vacances) chaque samedi au quartier des femmes et chaque dimanche (avant la messe paroissiale) au quartier des hommes. C'est dire combien les pas marchés avec les jambes de la foi ont permis ces messes de Noël ou de Pâques, ces chemins de Croix le Vendredi saint, célébrés le jour même de la fête pour être témoin d'une Église où les petits, les pauvres, les prisonniers, les malades doivent être servis en premier. C'est dire aussi la joie profonde de ces jeunes demandant baptêmes, confirmations et sacrement de réconciliation, après un chemin de montée avec l'équipe. Ces jours-là, non seulement Jésus, comme il l'a promis, mais nos évêques marchaient aussi avec nous.

Un chemin d'Emmaüs

Alors, en dressant brièvement un bilan de cette longue marche avec les frères et sœurs détenus, je suis de plus en plus persuadé que c'est bien un chemin d'Emmaüs qui se dessine à chaque fois, quand, après avoir « débriefé » comme Jésus avec ses compagnons sur le chemin qui va de Jérusalem à Emmaüs, on vient le reconnaître quand, pour nous, il rompt le pain et nous envoie dire à nos frères et sœurs qu'il est ressuscité pour que, au-delà de toute forme de mort, nous puissions quand même vivre. ■

« MANGEZ CE QUI VOUS EST PRÉSENTÉ »

Regard du père Régis Martin, aumônier au centre de détention de Meaux-Chauconin (77), sur huit années de mission.

Et cela après quarante ans de ministère en paroisse.

“ La prison, un monde à découvrir ! Très vite, j'apprendrai à me mettre à l'écoute des personnes détenues. Ce sera, pour moi, un réel chemin de foi. Résonne en moi ce passage de l'évangile de Luc (10, 3-11) : « Allez ! Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. [...] Dans toute maison où vous entrerez, dites d'abord : "Paix à cette maison." [...] Restez dans cette maison, mangeant et buvant ce que l'on vous sert. Là où vous serez accueillis, mangez ce qui vous est présenté. Guérissez les malades et dites-leur : "Le règne de Dieu s'est approché de vous..." » Ici, la maison, c'est la cellule. Lorsque je rends visite à un détenu, je ne peux que me réjouir intérieurement de l'accueil qu'il me réserve. Et, plus encore, à la visite suivante, où je comprends bien qu'il ne s'agit pas que de ma présence qui puisse le satisfaire mais avant tout parce que nous allons vivre un temps de gratuité, de liberté, d'écoute. J'ose dire que c'est justement « la paix à cette maison » qu'il reçoit. Et il me faut prendre le temps de boire et manger ce qu'il me sert. C'est bien sûr une image, encore que café et biscuit ne sont pas rares. Il s'agit de prendre le temps d'écouter, de partager et, parfois, d'oser prier ensemble. Oui, il s'agit bien de marcher au pas de l'autre. Et c'est bien à travers ce qu'il va vous dire que l'on peut, ensemble, apprendre à y découvrir la présence de Dieu. Ce temps passé ainsi auprès de ces personnes, partageant ce qui vous est confié, est, pour moi, une révélation de l'amour du Seigneur pour chacun. « Dieu est amour », facile à chanter, facile à ne cesser de le proclamer dans ses homélies, mais en découvrir l'authenticité par les confidences que vous font ces personnes, auteurs d'actes de violences, voire de meurtre, et cheminer avec elles sur un chemin de foi ne peut que vous évangéliser vous-mêmes. Et ce par la découverte de la prière que font certains. De l'apaisement intérieur qu'ils ressentent. Le temps d'incarcération est, pour certains, l'occasion d'un retour sur soi, d'une intériorisation qui les fait relire leur histoire et s'ouvrir à un avenir possible. « Quand je sortirai d'ici, je ne serai plus le même. J'ai compris que je dois me construire en homme droit... » me confiait l'un d'entre eux. Bien sûr, nous ne sommes pas dans un lieu paradisiaque ! Bien sûr, la vie est plus sereine à l'extérieur ! Mais il nous faut vivre cette évidence : le Seigneur est présent ici, rejeté par certains, remis en doute par d'autres, découvert par d'autres encore à qui il se révèle par l'intériorité, la paix du cœur, l'attention à l'autre. Et il y a ceux qui retrouvent, avec nostalgie, la foi de leur enfance, abandonnée devant leurs priorités de vie d'adulte. Quant à moi, j'y ai appris, en accompagnant ces blessés de la vie, à marcher au pas de l'autre. Je suis là non pour les juger, mais pour être présent à leurs côtés, les porter dans ma prière. Merci Seigneur de m'avoir fait découvrir ton amour indéfectible pour tout homme.

Aux côtés des personnes détenues hospitalisées

Marie-Noël Boneu, aumônier à l'hôpital pénitentiaire de Fresnes (94), témoigne du chemin parcouru aux côtés de trois personnes détenues.

Joseph

JOSEPH EST EN FAUTEUIL ROULANT ET EXCLU, DE FAIT, DE TOUTES LES ACTIVITÉS DU CENTRE PÉNITENTIAIRE. Il excelle dans le maniement de son fauteuil et arrive à s'introduire dans les mini-box où nous le rencontrons. Heureux de sortir de sa cellule, d'évoquer sa maman aux Antilles dont il est certain qu'elle est en vie et qu'elle pense à lui, bien qu'il n'en ait aucune nouvelle. Sa maman priait beaucoup, donc Joseph essaye de prier et me demande de prier avec lui : il répète après moi chaque phrase du *Notre Père*, du *Je vous salue Marie* ou d'un psaume. Il évoque sa fratrie traversée de violence, de jalousie. Il se réjouit d'entendre qu'il compte pour l'auxi qui nous a suggéré de le rencontrer, pour l'équipe de l'aumônerie qu'il ne connaît pas, que tel surveillant a eu un geste bienveillant, mais Joseph parle toujours aussi durement de sa famille.

Après une chute de son fauteuil, il est hospitalisé. Je le retrouve six mois plus tard à l'hôpital pénitentiaire, allongé la majeure partie du temps, entre plusieurs opérations pour retrouver l'usage de ses bras et mains. Lorsqu'il est très douloureux, il ne veut que prier : il répète les phrases en écho, m'écoute nommer les personnes dont il a parlé ou celles que je confie à sa prière ; quand il est trop fatigué, je chantonne une dizaine de *Je vous salue Marie* ou reste en silence. L'agressivité de Joseph envers ses frères et sœurs devient un poids, une souffrance dont il voudrait se libérer. Nous la remettons au Seigneur. Et, un lundi de juin, après avoir lu le psaume 144 « *Vous le voyez comment Dieu ?* », Joseph me répond comme une évidence : « *Dieu sauve ! C'est écrit et vous me le dites.* » Quelle grâce ! Me reviennent en mémoire nos histoires tissées depuis plus de deux ans, le Seigneur a tracé son chemin dans nos rencontres, de présence silencieuse, de pauvres prières et profité certainement de la bienveillance des personnels soignants qui a permis à Joseph de découvrir une forme d'abandon. D'un psaume à un autre, Joseph prend la parole et, de quelques mots, comme dans une antienne, exprime son attente, ses larmes, sa confiance. Quelques semaines bénies sur un chemin où nous marchons ensemble. Demain, Joseph ira peut-être dans une autre direction, à un autre rythme, mais je garderai au fond de moi la mémoire de ce chant de louange qui m'aidera à le suivre. ■

José

JOSE EST ASSIS DERRIÈRE UNE TABLE ROULANTE FACE À LA PORTE. C'EST UN HABITUÉ DE L'HÔPITAL. Il m'invite à m'asseoir et m'exprime son ras-le-bol de tout. Mais il parle avec passion de la maison qu'il a construite au Portugal. La religion, ce n'est vraiment pas son affaire. Il guette ma venue, m'accueille en écartant tout ce qui est posé sur la table derrière laquelle il reste accoudé, baisse le son de la télé, m'offre à boire. Il parle de sa « *vie pourrie* » avec des mots crus ; il me dit refuser une énième intervention chirurgicale préférant en finir une fois pour toute, mais, dans le même temps, imagine comment commencer une nouvelle vie, « *après* ». Je suis présente, l'écoute, mais je n'arrive pas à marcher dans ses pas. J'ai plutôt l'impression d'être un point d'appui autour duquel il zigzague entre ressassement, refus ou peur de l'avenir et rêve. Je lui parle de la messe ; il n'aime pas les églises. Je lui décris la chapelle, le prêtre qui célébrera et, le jour J, il est le premier prêtre. Après cette messe, il vide un peu plus son sac avec moins de violence et – geste suprême – il écarte la table qui lui sert d'appui et de bouclier face aux personnes qui entrent. Quelle prise de risque ! Depuis, il reste accoudé sur sa table, mais m'avoue : « *Vous êtes venue me voir, donc je peux parler, sinon je n'irai jamais parler à quelqu'un, ça fait toujours des embrouilles.* » Sa table roulante sert d'appui à son corps hémiparétique, mais, à écouter et regarder l'expression de José, je comprends qu'elle n'est plus là entre nous pour me maintenir à distance. Il se livre par petites touches jusqu'à mentionner des victimes, ses condamnations. Un pas de côté avec la messe, un pas risqué avec la table écartée, un pas qui fend un système de défense pour laisser sourdre une vérité, un pas qui se bloque devant l'idée de pardon... Aujourd'hui, je ressors de la détention en pensant au psaume 84 : « *Tu as fait revenir les déportés de Jacob... Fais-nous revenir, Dieu, notre salut... N'est-ce pas toi qui reviendras nous faire vivre ?* » Ces pas de José, les miens pour être au plus près et tenir cette présence qu'il prend pour appui, le Seigneur s'y accorde et nous conduit. Je serai confiante pour deux. ■

Armand

ARMAND SE REMET D'UN AVC ET D'UN COVID LONG. Il me parle des aumôniers de la prison où il est incarcéré, de la place qu'il occupe dans l'équipe de l'aumônerie, de la préparation des célébrations. Il me montre une prière qu'il est en train d'écrire. En moi-même, je trouve que le texte n'a guère de sens, mais je comprends qu'Armand a du mal à trouver les mots justes pour exprimer sa joie et sa foi. Il me propose de préparer une prière pour la messe à venir. Lors de nos rencontres, il déplie soigneusement devant moi une feuille quadrillée dont il décore les coins de feuillages avec son stylo quatre couleurs. Armand quitte l'hôpital avant le jour de la messe à laquelle nous nous réjouissons de chanter ensemble. Il a emporté sa feuille. À quelques jours de son départ, l'espace prévu pour le texte était encore vide. Vide ? Vide de signes, oui, mais pas des visages des personnes qui l'ont soutenu et de ceux qui préparent sa sortie imminente, des chants qu'il aime, de sa foi dans une vie meilleure fondée sur la fidélité de ses compagnons et l'expérience concrète de la fraternité. Espace vide mais plein de son désir d'être à son tour un compagnon bienveillant qui marchera au pas des résidents de son futur foyer d'hébergement. Je rends grâce pour ces aumôniers qui ont marché avec Armand et pour ces quelques semaines où j'ai pu entendre et suivre leurs pas assurés. ■

Membre de l'équipe d'aumônerie du centre pénitentiaire de Bourg-en-Bresse (01), Dominique Thévenon ressent de plus en plus l'Évangile comme un poème qui s'expérimente en réciprocité et de moins en moins comme une parole à enseigner.

Fraternité et réciprocité évangéliques

Marcher au pas de l'autre au même rythme que lui, à ses côtés. Et le rejoindre peu à peu par le cœur. C'est dans la réciprocité que le frère rejoint son frère intérieurement, non dans une relation en surplomb : le frère n'est pas là pour l'autre mais avec lui. Jésus, homme au milieu des hommes, est le modèle du frère que les personnes en détention m'ont permis peu à peu de découvrir en passant de cellule en cellule.

Frère en humanité pour écouter et redonner confiance

Ce poème en réciprocité, je l'ai expérimenté au début de ma mission d'aumônier. Je suis dans la cellule de Mickaël, un jeune de 23 ans. Il me dit être angoissé. Je l'interroge : « *Que se passe-t-il? — Je sors de prison dans quinze jours et je ne sais pas où aller, je suis mal, je ne dors plus.* » Je poursuis : « *Quel est ton rêve Mickaël?* » Temps de silence, puis sourire : « *Ouvrir un restaurant!* » Mes réminiscences de mon métier de professeur d'économie me poussent à lui faire découvrir par lui-même les facteurs de réussite d'une entreprise artisanale. Ceux-ci sont au nombre de quatre : la qualité du produit, la situation géographique du point de vente, la qualité de l'accueil client, et le prix. La discussion est animée : Mickaël se passionne, argumente, s'éclaire, reprend confiance... Le temps passe. Au bout d'un temps, le surveillant pousse la porte : « *Monsieur l'aumônier, il va être l'heure du repas, je vous invite à sortir...* » Mickaël se lève : « *Mais quelle heure est-il? Tu viens d'arriver! — Non Mickaël je suis là depuis deux heures! — Mais je ne voyais plus les barreaux. Je n'étais plus en cellule.* » Mickaël poursuit : « *Tu n'es pas un codétenu, tu n'es pas un avocat, tu n'es pas un surveillant, tu n'es pas un homme de l'administration*

pénitentiaire, tu n'es pas mon oncle au parler famille... Tu es un homme normal! Et tu ne m'as pas parlé de religion! » Je me lève, je sors puis je réouvre la porte et lui lance : « *Ma religion? C'est la fraternité!* »

Je dois à Mickaël une fière chandelle : moi qui n'étais qu'un jeune retraité désorienté, perdu sur un terrain complètement nouveau, moi qui me sentais en fragilité, sans repère, Mickaël a pris en main cette fragilité et m'a spontanément donné ma juste place : celle du frère en humanité qui n'est pas là pour enseigner mais pour écouter et redonner confiance. « *Tu es un homme normal!* » Tu es un frère ! C'est simple ! Un frère en humanité qui est là pour offrir un peu de respiration à un homme qui étouffe, tu n'as aucun rôle à jouer ! Sois simplement un frère qui marche aux côtés d'un frère... Tu n'es pas un superhéros ! Ta fragilité, ta pauvreté d'homme aux mains nues au milieu de nous, transforme-la en lieu authentique de la rencontre ! Cette position d'homme fragile présent parmi nous simplement pour écouter et accueillir, elle est ta force ! Aime et laisse-toi aimer ! Merci Mickaël !

« Les plus éloignés nous conduisent »

Le frère Charles de Foucauld était venu visiter les Touaregs, habiter avec eux. Il tombe malade pendant l'hiver 1907, il est fragile, proche de mourir, les Touaregs le sauvent avec le peu de lait de chèvre qui leur reste au creux de la sécheresse qui sévit dans le pays. Il était venu pour évangéliser — sauver ? — les populations les plus pauvres et les plus éloignées, voilà que ce sont ces populations qui le sauvent ! Les Touaregs ont ainsi invité le frère Charles de manière inattendue à leur propre table : le banquet eucharistique a été retourné ! La réciprocité évangélique a été mise en œuvre : les plus éloignés nous conduisent. Voilà, au fond, le très

précieux cadeau que je reçois des hommes détenus à la prison : rien d'autre que cette réciprocité évangélique, le cœur même de l'Évangile !

« La résurrection surgit dans nos vies quotidiennes »

Chantal, une amie visiteuse de prison de longue date avec laquelle nous échangeons régulièrement sur nos visites à la prison, me dit : « *La personne détenue et toi êtes en "équilibre" relationnel... Ainsi, tu n'es ni courbé, ni fatigué par le poids de la visite mais plutôt, revigoré et confiant... Tu marches avec ces personnes sur leur chemin de vie alors que l'ouragan gronde.* »

Je lui réponds : « *Revigoré, confiant, oui, mais surtout joyeux chaque fois que je sors de la prison. Les personnes détenues me donnent de toucher du doigt le Vivant. La prison n'est pas qu'un territoire de souffrance, c'est aussi le lieu d'une joie vivante reçue d'une personne détenue qui résiste au désenchantement de la cellule, qui, par exemple, se montre frère avec ses codétenus. C'est aussi l'incroyable chemin — dont je serais bien incapable — que fait une personne détenue lorsqu'après le choc carcéral, à l'arrivée, sous les verrous, elle commence à balbutier un mot d'espérance. C'est Alain qui me dit dans sa cellule, en apercevant un oiseau sur le rebord de la fenêtre juste derrière les barreaux : "Regarde Dominique, la vie est belle !" La résurrection n'est pas une croyance, ni une abstraction, elle surgit dans nos vies quotidiennes ! Les mythologies, les dogmes ne m'intéressent que pour leurs charges symboliques. Ce sont des œuvres d'art à contempler. Lorsque je me réfugie dans le confort des certitudes dogmatiques tel un homme de religion, le Ressuscité me quitte, lorsque je me risque à "marcher au pas" des personnes détenues à leur écoute le Ressuscité s'invite chez moi et y demeure.* » ■

1. Voir l'article de Margarita Saldana dans la revue *Vie chrétienne* n° 78, voir aussi du même auteur *Terre de Dieu*, Éd. Salvator, février 2022.



© FIZIKES/ADOBE STOCK

Bernard Vincent est aumônier catholique à la maison d'arrêt de Varcès-Grenoble (38). Il revient sur une visite au quartier disciplinaire durant laquelle il a vécu la communion et la fraternité avec un frère musulman.

Offrir paix et réconfort

Aujourd'hui, le surveillant m'autorise à rendre visite aux personnes incarcérées au mitard, officiellement QD, le quartier disciplinaire. Le surveillant m'ouvre la porte de la cellule et j'entre dans un sas avec une grille qui me sépare de mon frère, que nous appellerons Farid : la séparation est en acier.

Farid est très angoissé, très excité. Il parle beaucoup, s'agite. Il est content de me voir certes, mais j'accueille un trop-plein de mal-être, un débordement de colère et d'humiliation. Il a pris vingt ans, me dira-t-il. Il ne le conteste pas, il paye. Par contre, cela fait cinq ans qu'il est incarcéré, dont deux ans dans cette prison, et les conditions d'enfermement l'engloutissent dans une misère totale. Il se sent humilié, incompris, écrasé... Doit-il se suicider ? Il y a déjà pensé bien sûr, mais non, pas ça ! Ou pas pour l'instant ! La prison ne lui donne pas de travail, pourtant il en demande régulièrement, mais le résultat est toujours nul pour lui. Il a une lourde dette à payer à la partie civile, alors comment faire ? « *Je vais être obligé de dealer ou de voler au sein de la prison* », me confie-t-il d'un ton effondré et désespéré. Son codétenu a eu plus de chance, on lui a donné du travail... Mais, pour lui, c'est toujours la misère, il se sent persécuté : « *Ils me poussent à bout...* » Il en est de même pour l'état de sa cellule qui,

selon ses dires, est « *dégueulasse, plus sale et insalubre que celle du mitard* », qui est à mon goût vraiment pas propre... Qu'est-ce que cela doit être !

Farid ne décolère pas... J'écoute, mais je suis impuissant, je ne sais pas quoi faire. De toute façon, il n'y a rien à dire. Je vois un lion en cage qui tourne et retourne. Sa colère est sans doute justifiée, il se sent abandonné. Il n'a aucune visite... Je ne vois aucune issue, sauf celle de lui demander ses mains : « *Farid, donne-moi tes mains ! Farid, donne-moi tes mains ! Farid, donne-moi tes mains !* » Par trois fois, je vais refaire cette demande avant qu'il ne l'entende ou l'accepte. Enfin, ça y est ! En guise de mains, ce sont nos doigts qui se rejoignent à travers la grille.

« Merci, Seigneur, pour cette rencontre éprouvante où l'amour a gagné sur la haine, la fraternité sur l'indifférence et le malheur. »

Aussitôt le débit verbal de Farid tombe, puis, peu à peu, Farid se tait. Il se calme. Je me sens, moi aussi, soulagé de voir que la paix prend le dessus sur cette colère. Quelques moments de silence, quelques

mots de réconfort puis une question : « *Farid, connais-tu une sourate ?* — Oui, me dit-il. — *Veux-tu la réciter, puis, ensuite, je réciterai un Notre Père ? Est-ce que ça te convient ?* — Oui ! » Farid récite une sourate. Quelle est belle ! « *Seigneur, au secours ! Seigneur, viens à mon aide !* » C'est ma traduction personnelle car je ne connais pas l'arabe, mais je la prends comme telle. « *Oui, Seigneur, viens à notre aide ! Sors Farid de cette souffrance, donne-lui la paix, permets-lui de se reconstruire, aide-le à surmonter cette terrible épreuve ! Notre Père qui es aux cieux...* » Lentement, calmement, comme un appel au secours qui est sûr d'être entendu. Nous voilà tous les deux en paix, quel bonheur !

« *En mon nom vous ferez des miracles* », y a-t-il écrit dans la Bible. Pour moi, les montagnes ne se sont pas déplacées, mais la paix est là, j'en suis témoin. Merci, Seigneur, pour cette rencontre éprouvante où l'amour a gagné sur la haine, la fraternité sur l'indifférence et le malheur. Jusqu'à quand ? Je ne puis le dire, personne ne peut le dire. Mais peu importe, le colibri a fait son œuvre.

Farid m'a demandé le calendrier des prières musulmanes, je lui dis que je le lui apporterai. Mieux que cela, quelques jours plus tard, mon frère Tijani, aumônier musulman, m'accompagne cette seconde fois pour donner en main propre ce rendez-vous avec notre Créateur cher à nos frères musulmans : le calendrier des prières journalières.

Merci, Seigneur ! Farid est heureux, il demande à pouvoir être inscrit sur la liste pour la prière du vendredi. Lui donnera-t-on l'autorisation ? Je le souhaite de tout cœur...

Nous avons tous besoin de tendresse quelle que soit la faute que l'on a commise. Nous avons tous besoin d'être respectés et reconnus comme hommes, ce que je dirais en jargon d'aumônier comme fils de Dieu, « *créés à son image et à sa ressemblance* ». Merci, Farid, pour cette belle rencontre durant laquelle nous nous sommes fait exister l'un l'autre. Nos lèpres sont tombées, nos cœurs se sont ouverts. Tu m'as fait vivre la communion avec notre Créateur : « *Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites* » (Mt 25, 40).

Merci, Farid ! J'espère te revoir, j'espère que, dans ta longue peine, tu arriveras à te relever pour devenir un « homme nouveau ». Je prie pour toi, prie pour moi. Merci, Farid ! Merci, Seigneur ! ■